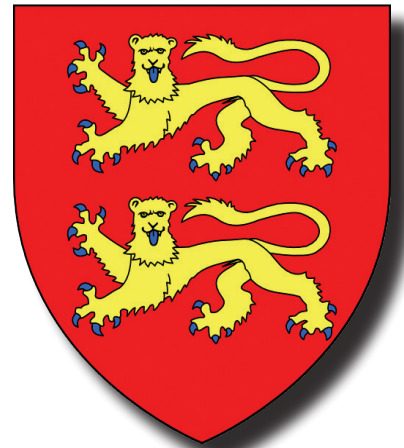
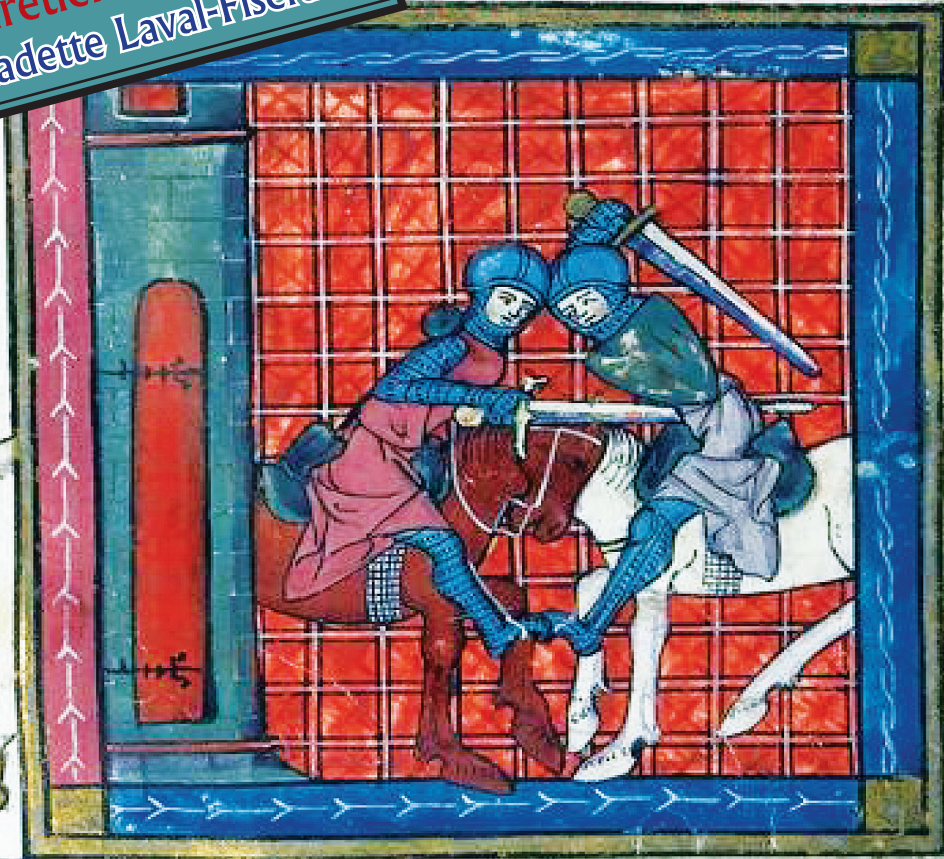


Les Lettres Normandes

Revue Trimestrielle de la Société des Écrivains Normands



Écrire un roman :
Les astuces
de Chrétien de Troyes
Bernadette Laval-Fisera



Anli trestuit p' lui prionent
Et al de loit uenir le voient
Il ont a quaqueron moultre

N° 142
2^e trimestre 2024

n° 142 - 7 € - 2^e trimestre 2024

Les Lettres Normandes

Rédactrice en chef
Bernadette Laval-Fisera

101^{ème} année



0753-9010



Irène Gaultier-Leblond

Centenaire, poète, nouvelliste et romancière

par Jocelyne Corbel



LES LETTRES NORMANDES

Revue Trimestrielle de
la Société des Écrivains Normands

n° 142 - Sommaire

- P. 2 : Le mot de la Présidente
P. 3 : Vie de la S.E.N. :
Salon dans l'Eure
P. 4 : Irène Gaultier-Leblond
par Jocelyne Corbel
P. 7 : Dernière minute !
Le Chevalier Des Touches
P. 8 : *Écrire en temps de guerre* :
La poétesse Tchèque
Vladimíra Čerepková
P. 9 : *Écrire en temps de guerre* :
M.T. Bitaine de la Fuente
P. 10 : *Écrire en temps de guerre* :
Anastasia Taylor-Lind
P. 11 : *Écrire en temps de guerre* :
Jacques-Pierre Amette
P. 12 : Échos poétiques du cen-
tenaire
P. 15 : Les anges déchus
Bernard Guillois
P. 16 : Parole aux écrivains
normands
Jocelyne Corbel
P. 18 : Nous avons lu, vu et retenu
Adeline Fleury, Nathalie de
Broc, Dany Deb
Exposition et spectacle à
Carentan
P. 20 : Écrire un roman : les astuces
de Chrétien de Troyes par
Bernadette Laval-Fišera
P. 22 : Itinéraire arthurien en
Normandie-Maine
P. 23 : Jean Malaurie
Un homme dans son siècle
Éric Navet

Rédactrice en chef de la publication :
B. Laval-Fišera
Rédactrice-adjointe :
N. Jaussaud-Obitz

societedesecrivainsnormands@gmail.com
Site : lasen.fr

Abonnement 2024

20 € (4 numéros)
40 € (adhésion & abonnement)
55 € (adhésion couple & abonnement)

Maquette & mise en pages :
Les Petits Écarts
SIRET 390843811 00048
Impression : fm.repro
SIRET 451446231 00016

Le mot de la présidente

Dans notre région, et plus particulièrement autour de Sainte-Mère-Église, les célébrations autour du Débarquement / de la Libération attirent des manifestations culturelles qu'ignorent d'autres régions.

Le Salon du livre de Sainte-Mère-Église ne sera pas seul cette année à solliciter les écrivainEs. D'autres événements ont été programmés, qui évoquent l'ambiance particulière de la fin de la Deuxième Guerre mondiale dans des lieux chargés d'histoire.

On ne peut que se réjouir que dans un cadre officiel, certains de nos adhérentEs aient été sollicités : la troupe Mimésis reprend la pièce de Gérard Poteau, particulièrement adaptée à ce contexte, les Auteurs en Cotentin publient un ouvrage de souvenirs et assurent aussi un salon du livre sur l'espace du Hangar à Dirigeables à Fresville.

La SEN se maintiendra dans la défense et l'illustration de la mémoire collective en Normandie. Nombreux et nombreuses sont nos auteurEs qui ont à dire sur les combats à la Libération, qui fut pour eux et elles non la fin, mais le début du malheur.

Espérons que le public pourra rencontrer ici ou là les ouvrages de Colette Deschamps, Francis La Carbona, Lily Hétet Escalard, Michel Giard, Christelle Angano, Jocelyne Corbel, ainsi que de Dany Deb avec son nouvel album pour enfants *Sur les Plages du Débarquement* (éditions du Brévédent).

Nous accueillons dans ce bulletin Marie Thérèse Bitaine de la Fuente et son témoignage, et dans cet esprit nous reproduisons des textes d'écrivaines qui souffrent ou ont souffert des occupations et des bombardements : Anastasia Taylor, Vladimíra Čerepková.

Bernadette Laval-Fišera

Présidente de la SEN

La SEN sera présente à :

Avril : Dozulé (14) le 20/04 *complet*
Juin : Écausseville (50) 8 et 9/06
Cany-Barville (14) *complet*
Coutances (50) le 15/06
Valognes (50) le 22/06
Juillet : Dangy (50) le 28/07.
Août : Barneville Carteret (50) le 03/08
Bricquebec (50) le 04 et 05/08
Oct. : Bagnoles de l'Orne (61) le 20/10
Nov. : Villedieu les Poêles (50) le 24/11
Déc. : Quettehou (50) le 19/12

Vie de la Société des Écrivains Normands...

Le village des Hogues, dans l'Eure - 24 mars 2024



À l'initiative de l'association Haugr, qui veut promouvoir la lecture, un premier salon du livre a eu lieu dans le Villages des Hogues – je prends cette formulation car on évite aujourd'hui « *aux Hogues* », en raison de la succession de deux phonèmes / o / mais vous ne me verrez pas employer « *à les Hogues* » ni la formule moderne « *sur les Hogues* » qui me révolte tout autant.

Les auteurEs de la SEN, au nombre de dix ont fait parfois trois heures de route pour partager la salle des fêtes de ce village de la forêt d'Andelle avec des auteurs locaux, dans une ambiance sympathique.

Espérons que ce premier contact contribuera à faire connaître les livres de nos sociétaires au-delà de nos départements de Basse Normandie.

3

Nous avons appris avec tristesse le décès de :

Monique Collette-Oudart

le 13/2/2024 à 92 ans.

Elle fut membre de la SEN et du Cercle de poésie André Druelle pendant de nombreuses années. Elle aimait le chant, la poésie et surtout la peinture qu'elle enseignait dans une école primaire.

Après le décès de son époux qui participait à nos rencontres avec plaisir, puis ses ennuis de santé, elle a quitté Frénouville, où ils résidaient, pour s'installer en EHPAD depuis quelques années.

Toutes nos condoléances à ses trois enfants et à sa famille.

Jocelyne Corbel



FÉVRIER

Monique Collette-Oudart

Février court dans le pré.
Le ciel est bas,
L'arbre est tristesse.
Vois l'oiseau noir
Qui fuit là-bas.
Il croasse sa détresse.
Février pleure sur le toit.
La mouette au champ,
Malgré son nom
N'est pas rieuse.
Elle fuit là-bas
En arabesque majestueuse.
Février maussade et froid,
A retroussé la jupe courte
De la fillette au coin du bois.
Le vent mugit dans les halliers.
Courons bien vite sur la route.
Il fait frisquet dans le sentier.
Février a pourtant des joies,
Car nous fêtons la Chandeleur.
En attendant que Mardi-Gras
Récidive et chauffe nos cœurs.
Faisons sauteur à qui veux-tu
Les crêpes blondes. Dis en veux-tu ?

Florilège du Cercle
André Druelle
2000 en vers
(Ed. Corlet)

Irène Gaultier-Leblond - 100 ans !

Par Jocelyne Corbel



Irène Gaultier-Leblond est née le 7 juillet 1924 à Lisieux dans le Calvados.

Nouveau centenaire dans notre Société des Écrivains Normands : celui d'Irène Gaultier-Leblond, la plus ancienne de nous tous au sein de cette association dont nous avons fêté les 100 ans l'année dernière. Fidèle et très active, car elle a adhéré au début des années 1960. Elle fut secrétaire adjointe au cours de la présidence de Jacques Henry (1965-1990), puis secrétaire de Pierre Maugendre et de Jacques Viquesnel jusque l'an 2000, vice-présidente déléguée pour le Calvados lors de la présidence de Claude Le Roy (2000-2018). Elle a lancé « *Aliénor* » (association *Littéraire en Normandie*) dont elle fut présidente. Elle a animé pendant des années le « *Thé pour Lire* » et un club de lecture à Caen où elle réside, ne laissant sa place qu'à 98 ans. Elle était aussi membre du Cercle de Poésie André Druelle de Caen et de bien d'autres associations, en particulier sportives.

Irène est poète et nouvelliste, romancière depuis peu, et auteure de plusieurs albums pour enfant (poésie et prose).

Conversation entre deux amies :

Comme avec Jeanne Foucher il y a deux ans dans le numéro 134, je vais poser quelques questions à Irène.

JC : Irène, peux-tu nous dire depuis quand tu écris et pourquoi ?

IG-L : Ce fut un besoin, dès mon adolescence, vers 12-13 ans. J'aimais manier les mots, les assembler par le son surtout au début (*prune - lune ; chapeau - cadeau...*). Je me souviens encore de mes premiers vers : *la grande mer blonde et légère balance au gré de tous les vents les blés...* J'ai appris très tôt à cacher ces petits écrits qui me venaient spontanément. Ceci pour la poésie, plus tard ce fut pour raconter des histoires à mes enfants.

JC : Est-ce que tu peux nous parler de ton enfance ? Dans *Mes chemins d'école* (Ed. Corlet-2012) tu en parles très bien, dans ton style toujours agréable qui sait glisser de l'humour même dans les moments très difficiles. Très tôt ta vie prend des tournants tragiques. Ce récit autobiographique commence ainsi : « J'ai quatre ans. J'ai une maman depuis deux fois une semaine ; j'en ai déjà eu une, c'est sœur Saint-Jean-Baptiste qui me l'a dit... » Peut-être que pour les amis de la SEN, tu peux résumer cette enfance, ajouter des détails à ton ouvrage ?

IG-L : Je suis née en 1924 à Lisieux et ma mère est décédée peu après. Je fus placée en orphelinat avec ma sœur de cinq ans mon aînée. Quand mon père s'est remarié quatre ans plus tard, il est venu me chercher. Sa nouvelle femme avait une fille, Yvette. J'étais donc enfin en famille, mais sans joie et sans tendresse. Mon père est mort alors que j'avais 13 ans. Second arrachement. Avec ma nouvelle maman nous partons à la campagne où elle tenait un café-épicerie. Je quitte donc mon école et j'ai beaucoup de mal à m'adapter à mon nouvel environnement. J'ai 15 ans quand démarre la Seconde Guerre mondiale et je vais travailler en usine.

JC : Dans tes *Chemins d'école*, la rencontre avec la grand-mère d'Yvette m'a émue : « (...) C'est extraordinaire, c'est absolument la grand-mère que je me suis inventée dans ma tête ou bien je l'ai peut-être vue sur une photo : elle est petite, habillée tout en noir avec une chose bizarre sur la tête, une coiffe blanche et ronde, toute plissée et pure comme une couronne de neige, avec deux rubans raides qui tombent par derrière, (...) »

Son grand sac à main noir n'est jamais loin d'elle pour qu'à chaque instant, elle puisse sortir son chapelet. En plus, elle a un sourire sans parole, un vrai sourire de grand-mère, si doux autour des yeux et sur les lèvres, que j'ai envie de la toucher. (...) ».

Cette grand-mère aura une grande importance pour toi. Elle est peut-être à l'origine de tes dons de conteuse ?

IG-L : Oui, elle a beaucoup compté ! La grand-mère d'Yvette vint à son chevet lorsqu'elle fut très malade. Je rentrais de l'école en courant pour la retrouver assise auprès du lit où reposait Yvette. Elle racontait sans cesse des histoires nouvelles que je buvais comme un nectar. Elle animait, riait, mimait, c'était une conteuse prodigieuse. Tout en parlant elle caressait le visage de sa petite-fille et de l'autre main me caressait les cheveux. Une caresse ! J'attendais cela depuis si longtemps ! Plus tard, lors d'une visite j'osai lui lire quelques uns de mes poèmes, mal accueillis par ma mère. Elle se mit à battre des mains et s'écria : *"Petite Irène, tu vas pouvoir écrire des cantiques !"* Sa joie me donne encore les larmes aux yeux. Je parle d'elle aussi dans notre ouvrage collectif de la SEN « *La Famille* » avec ma nouvelle « *Marie Daniel* ».

JC : *Cet autre passage est également émouvant, mêlant la naïveté de l'enfant à une lucidité d'adulte* (« peut-être qu'ils ne savent pas, comme moi. ») :

(...) il fait chaud. Il fait encore plus chaud sur le quai de la gare où nous attendons « le train de plaisir ».

Un train de plaisir ? (Irène m'explique que c'était le prélude aux congés payés).

C'est rigolo comme mot, mais cela ne fait pas rire maman pas plus que papa, ils ne rient jamais, peut-être qu'ils ne savent pas, comme moi. (...)

Un train de plaisir, je crois voir arriver un train drôle avec des couleurs ou bien des rubans je ne sais pas ce que j'attends mais certainement pas ce train plein de poussière, noir et déjà bondé de voyageurs encombrés de valises comme nous. (...)

J'imagine combien cela a dû être difficile d'évoquer ces souvenirs ?

IG-L : Oui, très douloureux. J'ai beaucoup attendu mais un jour il fallait que ça sorte.

JC : *En prose, tu as longtemps écrit des nouvelles et plusieurs recueils sont parus aux Ed. Corlet. Quand on te posait la question : Et le roman c'est pour quand ? Tu répondais :*

« C'est un travail de longue haleine, pas fait pour moi. Je n'en ai pas envie ». *Dans un article de Ouest-France en 2022 tu précises qu'il en fut ainsi jusqu'au premier confinement, au printemps 2020. « Après un mois, j'ai ressenti un grand vide ». Tu écris quelques poèmes. Mais un « grand choc » te décide :* « J'ai appris que mon fils avait une maladie incurable. Je devais faire quelque chose qui me prenne la tête. Cela donnera ce premier roman, *Du dé d'argent à l'alambic*, qui lui est dédié et mettra deux ans à paraître chez un nouvel éditeur, terminé en septembre 2021 ». *Comme tu le sais, j'ai beaucoup aimé ton roman. C'est une histoire d'amour au début des années 50, l'histoire de Julien, qui se déroule en Indochine et en Normandie, mais ce sont aussi des pages d'Histoire, c'est bien documenté sur cette guerre d'Indochine. Tu as sans doute fait des recherches ?*



Photo août 2022, Irène dans son jardin

IG-L : Au cours d'un voyage au Vietnam en 1996, j'ai eu la certitude d'écrire sur ce pays qui m'a fascinée. J'ai beaucoup lu sur la guerre d'Indochine, sur leurs coutumes et j'ai pris des notes que j'ai accumulées. Il se trouve que mon fils qui l'a visité un an après moi, a été subjugué aussi par ce pays et nous en avons beaucoup parlé. Il a fallu ce déclic dramatique quand j'ai appris qu'il ne guérirait pas de sa maladie...

JC : *Je cite le début du roman "Du dé d'argent à l'alambic", (éditions S-Active). Ce n'est pas l'incipit mais quelques lignes plus loin : « C'est dans le parc de cette villa, par cet après-midi éclatant, qu'une rencontre amoureuse a été arrangée, façonnée, mignotée non par l'amante elle-même, mais par Nhùng, sa servante. Dans un cadre enchanteur et débordant d'odeurs envoûtantes, une véritable alcôve capitonnée de verdure est née des mains de la domestique sous l'albizia mousseux de fleurs comme une coiffure de mariée (...) ».* *Au cœur de ce roman on retrouve une autre grand-mère, très attachante aussi, peux-tu nous parler un peu d'elle ?*

IG-L : Oui, d'autant qu'elle m'a manqué quand j'ai terminé le roman ! Quand j'écris une fiction j'aime me créer une ambiance et pour ce cas je m'étais entourée de photos d'un ami vietnamien, photos de la brousse et de visages authentiques. Le visage d'une femme âgée m'avait frappée par la sérénité et la bienveillance qu'elle dégageait. Je l'ai entourée d'une famille et d'occupations quotidiennes puisées dans ma documentation.

JC : Comme beaucoup d'entre nous, tu as commencé par la poésie qui compte tant pour toi. Dans le Florilège du Cercle André Druelle « 2000 en vers » (Ed. Corlet) tu écris : « le poème est une passion éclatée en mots ». Et tu offrais en symbole du troisième millénaire « un épi de blé ». As-tu envie de développer ces deux réponses ?

IG-L : Je suis toujours d'accord : la poésie est une passion éclatée en mots, et pour moi une révolte éclatée. Pour l'épi de blé c'est peut-être en référence à un de mes premiers poèmes déjà évoqué : *la grande mer blonde et légère balance au gré de tous les vents, les tiges longues et altièrres de ses épis d'or et d'argent...*

JC : Tu aimes partager cet amour de la poésie et tu es allée bien des fois dans les écoles, tu dis que les enfants aiment spontanément la poésie quand on sait leur en parler. As-tu une anecdote qui te tient à cœur ?

IG-L : Une anecdote, non, plutôt 1000 ! Ce fut une période riche : j'ai accompagné environ 100 classes en 10 ans. Les enfants m'ont apporté de grandes joies et nous avons découvert ensemble la couleur des mots grâce à leur naturel généreux et plein de trouvailles.



On te sent heureuse et épanouie sur cette photo de 2006

JC : Tu as reçu plusieurs Prix pour ta poésie. Le prix Pierre Corneille pour Florilège aux Editions de l'Amitié par le livre en 1990, le Prix Louis Bouilhet en 1999 pour ton recueil Foulées vertes, d'autres aussi sans doute car tu le mérites grandement ?

IG-L : C'est vrai j'en ai reçu beaucoup, mais les plus importants pour moi sont ceux décernés pour des recueils. Ceux que tu as cités, mais aussi le Prix Lamartine pour *Appel*, le Grand Prix de La Baule pour *Fallabulles 3*. Pour des poèmes plusieurs aussi comme le Prix La Fontaine, Alphonse Allais, etc.

JC : On va revenir un peu sur ta vie privée, sur ton métier par exemple, je crois que tu étais représentante de commerce en machines à coudre et tricoter, tu devais beaucoup te déplacer et tu connais sans doute le Calvados par cœur ?

IG-L : Y compris dans ses chemins les plus reculés et impraticables pour aller chercher une ferme isolée d'où je devais me faire tracter pour repartir, ou bien au quatrième sans ascenseur à Honfleur où les escaliers sont souvent étroits et à angles droits et qu'il faut porter une machine à tricoter très longue et très lourde. Pourtant j'ai aimé ce métier où j'approchais les gens, les femmes surtout dans leur quotidien souvent difficile, et qui avaient besoin d'écoute surtout.

JC : Tu étais mariée et mère de trois enfants, hélas tu es veuve depuis 1974 et à Noël 2021 tu as perdu un de tes fils, le pire qui puisse arriver à une mère. J'ai beaucoup partagé ton chagrin en pensant beaucoup à toi. J'aime l'évocation de ton couple dans ce poème : Tendresse:

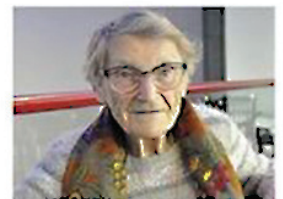
La poésie se partage à voix haute

Tous les mois, Irène Gauthier-Leblond, bien connue des cercles littéraires de Caen, anime l'association Allérior.

Dans le cadre du Printemps des poètes, dont le thème national est la Beauté, l'association invite « tous les amoureux de la poésie à venir lire un poème qu'ils ont écrit ou aimé. »

Attention les textes ne doivent pas faire plus de 30 lignes. En complément, les animateurs organisent des tournois ludiques de mots. Les participants se confrontent à coup de jeux de mots. De nombreux livres sont à gagner.

En marge de cette fête poétique, Irène Gauthier-Leblond présentera son recueil de poésie, un hommage à



Gauthier-Leblond anime l'association Allérior.

la ville de Caen.

Mardi 12 mars, de 15 h à 17 h 30, pôle de vie rue droite, 16, avenue Georges-Guynemer. Entrée libre.

Article dans Ouest-France du 12/3/2019

Tendresse

*Immobiles, épaule contre épaule,
Apaisés, nous nous reposons,
Nos mains abandonnées se frôlent,
Comblés d'amour, nous nous taisons.
Mais le silence est plein de mots
Jetés dans l'extase amoureuse,
Il nous en reste encore l'écho
Dans la chaleur de notre peau (...)*



JC : *Que retiens-tu surtout de ton siècle de vie ?*

IG-L : 36 500 jours cela fait une multitude d'obstacles à franchir, beaucoup d'embûches à éviter pour soi ou pour les autres et une myriade de sourires et de joies éclatantes ; des fois des petites fleurs ou de gros bouquets cueillis sur ma route, une somme presque positive. Vu de très loin c'est devenu un fleuve quasiment tranquille relativement à d'autres parcours de vie. Je n'ai jamais eu d'assiette vide, je n'ai jamais couché dehors ; je n'ai perdu personne à la guerre. Cent ans c'est si long ! Et puis l'écriture et mon besoin d'apprendre ont toujours été mon évasion et mon soutien.

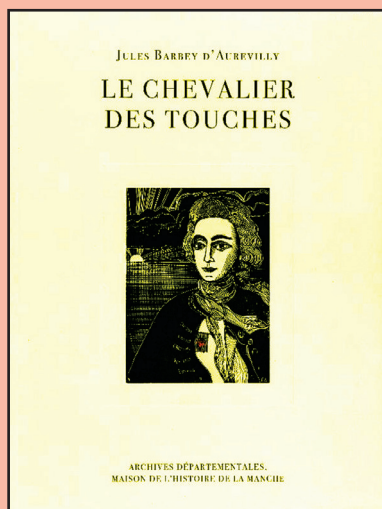
JC : *Quels étaient tes principaux loisirs ? Tu étais sportive je crois ?*

IG-L : Pour le sport abandonné depuis mon mariage, après le décès de mon mari en 1974 j'y engageai la première foulée et l'y retrouvai toute entière enchaînant les stages et formations dans de nombreuses disciplines afin d'animer, encadrer et présider pendant 25 ans.

JC : *Merci beaucoup Irène et toutes nos félicitations !*

Irène Gaultier-Leblond a d'autres poèmes et nouvelles en réserve. Elle continue d'apprécier « la belle littérature, le beau style ». Elle savait en parler avec ferveur lors des clubs de lecture. Elle sait toujours en parler avec fièvre mais, hélas, devenue progressivement malvoyante, elle écoute des âmes charitables lire dans des livres Audio.

Dernière minute ! *Le Chevalier Des Touches & De Destouches au Chevalier des touches* (Ed. Maison de l'histoire de la Manche et archives départementales)



La SEN a initié, depuis quelque temps, des contacts avec les Archives Départementales de la Manche à St Lô. C'est là que nous avons pu procéder au versement de nos archives il y a deux ans et là également où nous avons organisé notre assemblée générale et la visite de cette institution.

Ce lieu propose également, très régulièrement, des expositions et c'est ainsi que Les Lettres Normandes avaient, dans notre numéro 140, consacré un article à l'exposition, dédiée au roman de Jules Barbey d'Aurevilly "Le Chavalier Des Touches", avec une interview du Directeur des Archives Départementales : M. Jean-Baptiste Auzel.

C'est donc avec grand plaisir que nous avons reçu, tout récemment, un exemplaire du magnifique ouvrage d'art qui vient d'être édité sur ce sujet.

C'est un livre de grand format (320x240 mm) à double entrée. D'un côté le roman de Barbey d'Aurevilly, magnifiquement illustré de gravures et de l'autre, toute la documentation et l'iconographie qui constituaient cette exposition.

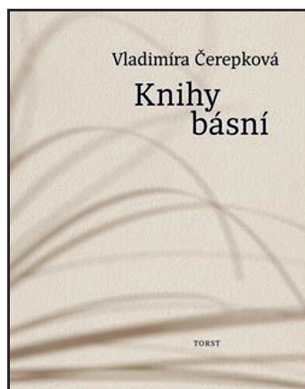
Nous remercions, sincèrement Jean-Baptiste Auzel, Marjorie Groult et Nicolas Abraham pour cet envoi.
Un "beau livre" de 2 kg ! À offrir où à s'offrir.

320X240 mm - 96 pages de roman et 328 pages sur l'exposition - 38 € - ISBN - 978-286050-045-6



V. Čerepková (1946, Prague - 2013, Saint Valéry en Caux), poétesse majeure de la littérature tchèque de la génération de 1968, fut une jeune prodige autodidacte, fille d'un soldat soviétique disparu, élevée dans des orphelinats, puis ouvrière et petite employée.

Elle se fit connaître dès l'âge de 17 ans au cabaret littéraire contestataire Viola. Elle s'exila en 1968 du fait de l'occupation soviétique et put encore être publiée dans son pays au tout début de 1969, juste avant l'interdiction complète de tout écrit non officiel. J'ai eu alors l'honneur de la connaître.



Elle fit paraître quatre recueils en son difficile exil marqué par la pauvreté puis deux autres dans son pays libéré. Après 1989, elle vécut entre la France et Prague où furent publiées deux sélections de poèmes et autres écrits et deux recueils inédits. Un parut encore après sa mort dans sa maison de Saint Valéry en Caux en Normandie en 2013.

Nous eûmes alors l'occasion de lui rendre hommage et de traduire trois de ses poèmes dans *Les Lettres Normandes*, n°105, 2014.

Dans le sillage de Vladimír Holan et de son ami, le poète américain Allen Ginsberg, elle appartient à cette orientation que j'ai appelée « un lyrisme soupçonneux » dans mon anthologie *Les deux rives de la Morava* (éd. bf, Strasbourg, 1994) où j'ai traduit trois de ses poèmes, poésie faite de densité elliptique « confessionnelle », au corps à corps avec l'expérience dramatique de la vie.

Elle exposa à plusieurs reprises sa peinture abstraite à Paris et a aussi écrit trois scénarios pour des films tchèques.

Source : Le premier tome très récent de ses œuvres complètes *Knihy básní* et traduction (Livres de poèmes), sld Jan Šulc, Prague, Torst, 2023, 360 p.

I. POUR DAVD C.

Vite, en ondulant,
je me hâte à travers l'îlot
vers mon entraînement
tout pierreux et sans nom
plein de taches grasses
de l'ombre marine des mots

II. VARICES

Parfois, l'homme fait trop longtemps
le tour du silence jusqu'à découvrir
que le rouge persiste en ses veines
et qu'il n'est pas sûr que l'arc-en-ciel
serve de mère bariolée
et la nef veineuse et embrouillée
gonfle ses voiles
et la mer bleue est agitée

III. SÉJOUR À LA MER

Le vase s'est tellement agrandi
qu'il occupe la moitié de l'espace humide
Il y eut tant de vapeur qu'elle ne put entrer
par la ronde fenêtre marine
Ce que je voulais demander
fut tout autant déformé

IV. PAR-DESSUS LA VAGUE

Je suis de nouveau chez moi
dans cette esquisse d'un chez soi
enfin matérialisé
Je suis chez moi comme jamais avant
J'éteins le son
les signaux du ciel continuent à émettre
il n'y a rien de neuf
qu'on doive encore abandonner



Ces temps de guerre transperçaient donc parfois le ciel de notre innocence sans que nous nous sentissions directement en péril. Plus les mois passaient et plus le rationnement se faisait dur. A la cuisine, il fallait faire des filigranes pour se donner l'illusion de manger et le rutabaga prenait ses lettres de noblesse : on s'accommodait comme on pouvait de son goût de navet. Le pain se faisait rare ou presque immangeable et Papa dut même entreprendre un voyage en bicyclette jusqu'en Mayenne chez des cousins éloignés qui avaient une ferme, pour revenir boudiné de paquets de beurre cachés dans son veston, comme le Bibendum de Michelin. Il n'en finissait pas de raconter par le menu les avatars d'une odyssée de plusieurs centaines de kilomètres avec un vélo aux roues de bois ! Son retour triomphal avait été célébré par un repas enfin abondant et bruyant qui resta dans toutes les mémoires et au cours duquel chacun avait retrouvé avec avidité l'ivresse des saveurs perdues...

De ces temps de pénurie je garde encore le souvenir de longues queues auxquelles nous accompagnions parfois les adultes, tapies entre leurs jambes ou assises sur les trottoirs. Les gens souvent grelottaient de faim et de froid, serrés dans des manteaux étroits au col relevé. Ma grand-mère s'impatientait vite et maudissait entre ses dents la bouchère du coin qu'elle soupçonnait de marché noir.

D'ailleurs elle bougonnait souvent, rejetant sa rancune sur les commerçants du quartier dont elle relevait avec acrimonie les moindres signes d'une aisance nouvelle. Elle enviait leur relative abondance, la possibilité qu'ils avaient, eux, d'échanger au moins des denrées alors qu'elle avait dû nous nourrir au jus de carotte depuis la mort de Maman. Malgré cela, je l'ai vue aussi assez souvent user de son charme chez ces mêmes commerçants et se servir de nous pour les apitoyer car tout le quartier connaissait les jumelles d'Annick Philippe : quel dommage, une dame si jeune et si belle, et avec deux petites encore ! Tenez, Madame, pour leur faire un petit bouillon bien chaud ! Mémé attrapait le tout comme une voleuse et sortait vite dans la rue en maugréant de plus belle.

Des moments dramatiques de la guerre qui ressurgirent plus tard, je retiens surtout la sirène des alertes quand elles nous réveillaient en pleine nuit et que tout le monde descendait, affolé dans les abris. C'était une cavalcade dans les escaliers et une véritable bousculade à l'entrée des caves. Parfois on attendait longtemps en silence le vrombissement d'hypothétiques avions ; nous nous endormions dans les bras des adultes... Parfois les avions arrivaient très vite dans un assourdissement sinistre et tout le sol répercutait dans une sorte d'énorme implosion l'éclatement des bombes. Des femmes souvent ne pouvaient y résister et je me souviens d'avoir vu Titisse se débattre comme une forcenée entre quatre hommes qui voulaient l'empêcher de remonter dans la rue. Mémé, revivant sans doute la mort de sa fille, se balançait en chantonnant, le regard perdu comme les enfants autistes.

Dans ma carrière de professeur de français avide de parallélismes avec l'art, j'eus l'occasion de visiter avec mes élèves de Madrid une exposition du dessinateur et sculpteur anglais Henry Moore. Nous découvrîmes ensemble et avec quelle émotion ses dessins sur le métro de Londres pendant la guerre. Il servait de refuge aux habitants qui y passaient des nuits entières. L'atmosphère lourde, la faim, l'angoisse, l'hébétude devant l'énormité des événements, tout s'y lisait magnifiquement et je pus ajouter des détails personnels. Les élèves n'en revenaient pas, croyant cette guerre qui n'était pas la leur, à une distance sidérale.

Je me souviens aussi d'une nuit particulière où une alerte ayant retenti, Papa, qui dormait dans notre chambre se leva vite et voulut nous faire descendre. Mais, je ne sais ce qui me prit, je refusai obstinément de lui obéir. Pour me convaincre, il me prit dans ses bras et ouvrit la fenêtre toute grande. Jamais je n'oublierai ce spectacle dantesque : c'était la nuit du 18 avril 1944. Le ciel était sillonné d'éclairs qui blanchissaient la nuit dans tous les sens, la ville était comme rougie au feu et paraissait irréelle avec son ciel quadrillé de fusées au sifflement menaçant. Je me serrai fort contre Papa et emportai à jamais, blottie au creux de son épaule, l'image interdite et grandiose des beautés de la guerre.

J'appris plus tard que dans cette nuit fatidique où l'aviation alliée avait rasé la gare de triage de Sotteville-lès-Rouen étaient morts les parents d'un de mes oncles par alliance. À nouveau la Normandie devait à sa situation stratégique d'être le lieu de feux croisés qui en faisait depuis des mois une région martyre. À nouveau le drame cernait de près notre famille même si, trop petites encore, nous ne pûmes en mesurer toute l'étendue. Pourtant pour ce jeune homme, fiancé à la plus jeune sœur de Maman, en une nuit, plus de parents, plus de maison, plus d'ancrage. Et il était fils unique. Par la suite, il devint un homme assez dur mais quels chemins s'ouvrent à nous pour supporter l'horreur.

A. Taylor-Lind, née en 1981 est une photo-reporter britannique, poétesse, auteur de plusieurs albums de photographies et d'expositions de photos sur les épicrocentres de la violence de guerre, Libye, Caucase et, depuis 2014, Ukraine. Elle travaille pour le *National Geographic* et les agences et médias les plus prestigieux.

Son dernier recueil de poésie, de proses courtes et de photos, *One Language* (éd. Smith-Doorstop, Londres, 2022), évoque la langue universelle de la photo et aussi celle, tout aussi universelle, hélas, de la violence, seule expression que comprennent les violents.

Elle décrit les à-côtés de la vie continuée, touchante, souvent consistant en portraits de l'avant et de l'après tout frais d'une guerre sauvage, témoignages consignés sans grandiloquence ni voyeurisme à quelques encablures de la ligne de front dans le Donbass, en Ukraine de l'Est.

Le texte ci-dessous, sur Donetsk, sa capitale, occupée depuis 2014 par l'armée russe, fait partie des « poèmes hautement recommandés » de l'année 2022, reproduits dans *The Forward Book of Poetry* 2023, Forward Arts Foundation / Faber and Faber, Londres, 2022.

À DONETSK ⁽¹⁾

10

Tu m'apprends ce truc du temps de guerre,
chercher des plantes en pot vivantes
aux fenêtres de l'Avenue de Kiev.
La plupart sont desséchées et brunes.

Mais un géranium vert
et une succulente-araignée
sont preuve de vie
pour la personne qui les arrose.

Des blocs d'immeubles entiers sont abandonnés.
Lignes de téléphone effondrées,
branches explosées
qui jonchent la route.

Aucune voix,
aucun tintement métallique au loin,
pas de bus, pas d'enfants qui jouent.
Son blanc des feuilles qui bruissent.

Tu dis : *c'est comme un dimanche, tous les jours.*
Chiens errants, hirondelles,
et le battement doux, assourdi du bombardement.

(1) Clôurant ce chapitre, il y a une carte postale d'avant la guerre, destinée aux visiteurs, avec une ville pimpante, très verte, son fleuve, ses rochers et qui se fond dans la steppe en arrière-plan (note de VF).

BOMBARDEMENTS EN JUIN - Yves LABBÉ

Évocation d'une récurrence historique qui ne nous surprend plus (juin 1940, juin 1944, juin 2024),
présenté par Vladimir Claude Fišera

Note : dans la dernière livraison de la revue poétique et littéraire normande *À l'index* (11, rue du Stade, 76133 Épouville), Yves Noël Labbé évoque les bombardements de juin 1940 subis en bords de Loire aux ponts coupés par une famille réfugiée du Cotentin d'où il est originaire. Sa ville natale (Saint-Lô ?) devait être détruite par d'autres bombardements quatre ans plus tard.

Y. N. Labbé, ingénieur, docteur en sociologie, transpose dans sa nouvelle « Une nuit à l'Écotière » – que vient de publier *À l'index* dans son numéro 48 – le récit du bombardement de juin 1940, vu par un enfant.

Extraits : « (...) je crois deviner ce qu'on s'évertue à taire, le mot redouté qu'on évite comme s'il explosait dans la bouche : les bombes !

Incrédule, je me dis : c'est le jour qu'elles apparaissent car je les ai vues scintiller au soleil dans le ciel. Mais cette nuit, c'est plutôt comme une fête, une étrange fête au goût excitant de l'aventure, à être comme ça sur la grève, loin de la maison.

Tout le monde parle avec tout le monde avec des voix forcées, comme des acteurs improvisés jouant une mauvaise pièce en pleine nature. Et dans la douceur de cette nuit d'été insolite on s'affaire pour partager ce qu'on a emmené pour manger. Il faut manger.

Puis, coud tendus, nez en l'air comme pour une imploration... Présence Céleste ? Non, seulement le vrombissement des moteurs. Pas de Salut venu d'En-haut. Et soudain le spectacle commence : éclaboussures suspendues et comme figées des fusées éclairantes, chapelets d'obus de DCA qui explosent là-haut. Des bombes qu'on n'a pas vu tomber exhalent leur souffle infernal et allument des brasiers au loin. Je suis hypnotisé par cet événement démoniaque et barbare ; oubliés les naufragés de la grève drapés dans leurs couvertures, figés sur cette grève dans l'attente, l'épouvantable attente du sifflement mortel qui vrille les nerfs, en guise d'Annonciation.

Les naufragés de la grève se sont tus, mais moi je n'ai pas peur.

(...) J'avais toute la campagne endormie devant moi, pour moi seul. C'est alors qu'au loin je vois le fusil. Il est près d'une haie qu'on ne peut apercevoir d'en bas. J'en suis sûr, c'est bien un fusil. Et un peu à l'écart je devine un corps, désarticulé comme un pantin, dans une flaque sombre. Brusquement, comme au réveil, je reprends conscience : le feu d'artifice tue et brûle, la peur sur la grève retrouve sa raison d'être et le mot guerre son sens. (...)

J.-P. Amette est né en 1936 à Saint-Pierre-sur-Dives (Calvados) mais il a vécu dans sa jeunesse exclusivement à Caen et dans ses nouveaux quartiers périphériques et ce, jusqu'à l'âge de 21 ans. Il a étudié à Argentan puis à Caen, enseigné le français puis a bifurqué vers le journalisme, de *Ouest-France* au *Point* et à la radio. Il a aussi été responsable de collection chez plusieurs éditeurs parisiens. Il est en outre aquarelliste à ses heures.

Auteur de nombreux romans et de romans policiers, scénariste pour la télévision et dramaturge, il a eu plusieurs prix littéraires dont le Goncourt et, plus significativement, le Prix Roger Nimier car il s'inscrit dans la lignée des « hussards », non-conformistes de droite (*il est un passionné de la culture allemande mais aussi de Voltaire*), sardoniques et désabusés.

Il est revenu à plusieurs reprises dans son œuvre protéiforme sur son identité caennaise et, singulièrement, dans ce récit/roman centré sur sa prime jeunesse et son adolescence où Caen et le Bessin figurent comme personnages centraux. Caen où il passe son enfance et adolescence dans les ruines de la ville dévastée par l'aviation britannique. Le héros y revient à l'âge adulte après nombre d'années et s'indigne de la laideur architecturale de la « Reconstruction » des années 1950 qui efface le passé de la ville. Il brocarde aussi la sérialisation banale de ses habitants, amnésiques, prisonniers volontaires de la modernité et de sa société de consommation.

EXTRAITS :

1) (sur Saint-Pierre-sur-Dives jamais nommée en tant que telle mais que révèlent ses halles et sa tour gothique) « *C'est ici l'observatoire, le refuge, la tour de guet pour prévenir la région de toutes les pluies normandes, ces longues marées de brumes qui hantent les pâturages, ses jours sans soleil et sans fond qui se condensent en gouttelettes bien rondes, bien dodues, bien transparentes (...) La pluie dérive, scintille et s'éparpille* ».

2) (1947-1948) « *Vers Langrune et Saint Aubin, il y avait une large zone plus bleutée, banc de sable peut-être et qui miroitait d'un argent gras. La Juvaquatre roulait au ralenti le long de cette route bombée, droite, régulièrement coupée par des tranchées. On voyait un rang de villas : clochetons, colombages, balcons mitraillés, toitures crevées, avec des faïences, des paratonnerres en culbute. Il y avait un blockhaus avec des morceaux de ferraille autour. IL s'appuyait sur une colline de sable (...) Parfois un nuage formait une grosse ombre, le blockhaus grandissait, devenait cube et la forêt d'herbe, couchée par le vent, formait une toison violette. De là on voyait aussi des barbelés, chevaux de frise, cabines de bain arrosées de balles, très écumeuses et, dans l'arrondi de la baie, quelques bâtiments clairs, des hôtels trois étoiles qui avaient subi un drôle de coup d'arrosoir* ».

3) (Caen, 1945-1947) « *Caen, de nouveau, était un borbier, un terrain retourné du genre cimetière avec des feux ici et là, des feux de planches, des feux de toile goudronnée, des feux de charpentes, des feux qui formaient de la fumée âcre et sombre. Il y avait des femmes qui cherchaient des points d'eau. Mon père, lui, déblayait le terrain où s'était trouvé l'ancien magasin (de vente et de réparations d'appareils de radio, VF). Il me raconta, plus tard, qu'il avait trouvé un tournevis. L'eau formait des bulles dans les flaques. À l'angle du Cygne de Croix et de la rue de Falaise, des garçons jouaient le long d'un mur de brique, entre les volutes surchargées d'un châssis de verrière. Ils se lançaient des canettes de bière, des cartons, des tôles, des morceaux de grillage, une vieille patinette et un morceau de toile cirée. Des légumes pourris. C'était une journée sans fin, sans limite, crépusculaire qui veillait dans la lumière, une espèce de catastrophe figée sous un ciel bas, qui rejoignait la mer* ».

4) « *mon père (...) fait partie de ces honnêtes gens qui reconstruisent la ville, préparent l'avenir, équipent la région avec des aspirateurs, des hachoirs électriques, des mixers, des armoires frigorifiques, téléviseurs, meubles radio-phono, séchoirs électriques, distributeurs d'ozone* ».

5) « *les caissons (immergés le 6 juin 1944, VF) d'Arromanches suivent les grandes houles et s'affaissent quand des colonies de vacances entières grimpent dessus et refont le Débarquement, Jour J. Les petits Caennais de douze ans jouent à l'avion avec des bruits de bouche, ils font le sifflement des bombes et puis sort une Wehrmacht d'une boîte de camembert. (...) Quand le soleil brille on voit la carcasse démantelée d'un camion Dodge ou les cuivres des munitions, répandues dans un champ d'algues* ».

6) (années 1950-1960) « *Chaque matin, les Caennais ouvrent leurs fenêtres et découvrent des avenues refaites, des toits d'immeubles plats, des publicités pour de nouvelles voitures, des stations-service aux couleurs tranchées : blanches et écarlates, bleu cobalt, rouge chrome, orange épais. On rouvre la piscine de chez Maës, les familles piqueniquent dans la prairie (...) «des statues de plâtre sont évacuées et jetées à la mer, dans la baie de Sallenelles. La ville devient un songe flottant, commercial. Les rues sont encombrées de frigos de réclame, de sommiers à des prix défiant toute concurrence. L'hôtel d'Escoville et ses encadrements de fenêtres noircis : caché par de grandes palissades publicitaires. (...) La terre (...) emporte des quartiers entiers vers un estuaire* ».

Échos poétiques...

LE PRINTEMPS

Ces pages de poésies reproduisent à peu de chose près
la compilation des poèmes sur les quatre saisons
qui a porté le spectacle de notre centenaire
à l'Hôtel Grandval Caligny à Valognes en 2023.

Rendons hommage à Charles d'Orléans, un des premiers à célébrer le printemps,
et qui, de siècle en siècle nourrit l'inspiration des poètes,
de Lucie Delarue Mardrus à nos auteurs de la SEN.

12

Le temps a laissé son manteau

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de brouderie,
De soleil luyant, cler et beau.
Il n'y a beste, ne oyseau,
Qu'en son jargon ne chante ou crie
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye.
Rivière, fontaine et ruisseau
Portent, en livree jolie,
Gouttes d'argent, d'orfaverie ;
Chascun s'abille de nouveau
Le temps a laissé son manteau.

Charles d'Orléans

Le Printemps

Le printemps, à travers tout ce qui nous séquestre,
S'annonce déjà, sourd, exact, primordial.
Et voici qu'un émoi doucement bestial
Emporte nos désirs vers sa fête terrestre.
L'impérieux instinct repousse le fardeau
Du songe et du labeur des villes en tumulte ;
Vers les bois, vers les champs, vers les prés gorgés d'eau,
Il s'élance, affamé d'éclosions incultes.
— Ah ! puisque les saisons s'appêtent à sortir
De ce bourgeon crevé plein de feuilles défaites,
Nous prendre par la main en riant et bondir
Parmi les arbres gris dont verdissent les faîtes !
Ah vivre!... Quelle voix appelle à l'horizon?...
L'air tiédi, le ciel clair et le soleil qui joue,
Tout cet ivre printemps emporte nos raisons,
Et toute la jeunesse est montée à nos joues ;
Et nous avons posé nos paumes sur nos yeux,
Et nous avons senti qu'en nous Adam et Eve
Se dressaient, pour reprendre ensemble l'ancien rêve
D'être nus, d'être purs, d'être seuls, d'être heureux.

Lucie Delarue-Mardrus

Caresser le pelage neuf des prés

Quand la douleur éraille
le goût passé des accords naturels,
empêche l'inclusion de nos souffles
dans celui des éléments,
nous retient, immobiles, comme tournés
vers l'horizon clos des chambres
alors que l'oeil voudrait caresser
le pelage neuf des prés,
cœur ouvert, s'allonger.

Claude Vancour

Romance printanière

Le bel astre du jour,
du ciel bleu sans nuage,
disperse avec amour
ses rayons d'or volages.
O ! Doux soleil de mai
tu répands sur la terre,
en trésor bien-aimé,
ta chaleur printanière.
Viens te blottir au creux
de mon âme mon Ange !

Michel Bartha

...du centenaire

Le printemps

Le soleil darde ses rayons
Perce la brume à l'horizon,
C'est pour lui la meilleure façon
D'annoncer la belle saison.

La vie reprend dans le vallon,
Soudain le merle et le pinson
Sifflent de nouvelles chansons,
Ils racontent que l'hiver fut long.

La nature hier en bourgeons
Offre des fleurs, l'explosion.
Le renouveau des plantations,
Réclame toute notre attention.

Amis sortons de nos maisons
Et à plein poumons respirons.
Reprenons nos expéditions
En insolites tourbillons.

Goûtons nos propres sensations,
Redécouvrons l'émanation
Des fragrances qui par millions
Embaument en déflagration.

Chacun aura sa perception
En fonction de ses impressions.
Il forgera des connexions
Et fera le plein d'émotion.

Avant que vienne la moisson,
Vivons la manifestation
Du printemps et de sa mission,
Aimons à perdre la raison.

Marie Paule Guillemard

La belle saison en vallée

L'aube lentement sort de sa main la lumière,
Le hêtre se réveille où sautille l'oiseau.
L'Abbaye doucement entrouvre sa paupière,
Une brise légère embrasse le roseau.

Le jardin radieux qu'un soleil pâle dore,
De ses rayons vermillons vibrant sur chaque fleur
Des reflets d'arc-en-ciel, où on croirait encore
Voir des perles briller dans l'écrin de leur cœur.

Comme un voile mouvant flottant sur la rivière,
Il enlace la rose aux parfums enivrants.
Le vieux pont de bois semble un balcon de prière,
Tout s'anime et frémit au souffle du printemps.

A ce doux souvenir, mon regard se réveille.
Je contemple le ciel, la terre et l'horizon.
Soudain, un friselis caresse chaque feuille.
La vie en moi surgit, c'est la belle saison.

Nymphéa

En douceur

L'hiver lentement agonise
Remisant ses quintes de toux
Tandis que le printemps s'irise
De mille fleurs aux tons si doux.

Le soleil se rit des nuages
Et les oiseaux en leur latin
Revenant de lointains voyages
Nous enchantent dès le matin.

Colette Deschamps

Les quatre saisons (le Printemps)

Premier de tous, avec les tiges vertes des fleurs
qui parent en cachette le limon de leurs couleurs,
les bourgeons qui percent lentement les écorces
protégées par la pousse des feuilles qui s'amorce
et la clarté lumineuse du jour qui s'endort plus tard
furtivement le printemps se dévoile sans fard
prodiguant la douce chaleur du soleil qui renaît
à tous les êtres de la nature qui s'étaient fanés
pour éclore dans un foisonnement de senteur
de coloris et de symphonies d'oiseaux chanteurs.

Marc Hébert

13

La fleur de l'aube

L'ombre s'est évanouie
Au terme d'une nuit
Où la cape de l'Hiver
Avait tout recouvert.

Après ce long sommeil
Mille bruits se réveillent
Comme une armée debout
Qui chante le redoux.

Dans la lueur du jour,
En guise de bonjour,
Au premier promeneur
S'offre un bosquet de fleurs.

D'un arôme suave
Des amandiers d'Algarve,
Roses blanches de noble épine,
Se découvre l'aubépine.

Chantal Crugnola Philiponeau

Tous les ans c'est nouveau

Tous les ans c'est nouveau et pourtant c'est pareil,
Mon jardin se réveille.
Yeux de crocus, oreilles en perce-neiges,
Vêtu de l'or tulipe, forsythia ou jonquille
Mon jardin se maquille.

Le soleil monte, le jour s'allonge,
Eponge notre hiver.
Jardiniers et poètes s'animent, visionnaires.

Mon jardin au soleil :
Les arbres exaltés de sève se réveillent,
Les insectes s'étirent, interrogent le ciel.
Tous les ans c'est nouveau et pourtant c'est pareil.

Le soleil monte et les oiseaux racontent
Les pays traversés,
Les nids bien tapissés...

C'est le printemps.
Tous les ans c'est nouveau et pourtant c'est pareil.

Jocelyne Corbel

Natur'homme

Dans le souffle attiédi d'avril
L'arbrisseau apprivoise le vent ;
Ses bourgeons butinent les heures
A l'auberge du printemps.
Il entouvre ses paupières
Et s'étourdit de soleil.

A l'angle nu des murailles
La lune élabousse
Un visage buissonnier.
Les néons traquent les gestes
Des silhouettes en maraude.
L'ombre tricote au coin des rues
Une écharpe de mystère ;
Dans des sillons de solitude
S'interpellent des mains tendues.

Suis-je né par erreur
Dans l'emprise des bras
Et le nid des épaules ?
Un mouchoir bat de l'aile
Sous l'oeil du quotidien...
Où courent ces cris d'enfants
Papillons frémissants
Dans l'alcôve du temps ?

Yves Petit

Le Printemps

1

Avec allégresse les oiseaux chantent,
Vocalises joyeuses et vibrantes,
Mordants et trilles pour les Fées,
Salutation au Printemps retrouvé.
Les feuilles murmurent,
Au gré d'une brise immature,
Mais le ciel bleu se meurt,
Pour un voile de douleur
Déchiré par des éclairs.
A l'acmé de la colère,
Retentissent les coups de tonnerre
S'ensuit un grand silence,
Entrecoupé de l'appel des chants.

2

L'Astre d'Or s'élève à l'horizon,
Illumine prés et vallons.
Le temps est suspendu.
Ô ! Multiples splendeurs.

3

Fées et Nymphes dansent à l'unisson,
Sur une envolée joyeuse à quatre temps,
Suivie de quinte de bourdons,
Hymne à la nature,
Ravissement du Printemps.

Marie Seguin

Au premier soleil

Au premier soleil après l'hiver,
Mon cœur quitte sa cage de verre,
S'enivre gourmand, douceur de l'air,
Bienfait des arômes de la mer.

Lydie Hétet Escalard



Les anges déchus

Bernard Guillois

Une décharge publique en l'an de grâce 2035.

C'est un comble ! C'est un scandale ! C'est une honte !

Jetée comme cela sans ménagement dans un ESVDP, moi qui faisais l'admiration des passants. Les badauds s'arrêtaient, me regardaient, on peut même dire me reluquaient, bavant de jalousie. Les agents de police me laissaient passer sans m'arrêter et soupiraient en pensant qu'ils ne pourraient jamais me posséder. Et le bourgeois, Havane au coin des lèvres, qui se prenait pour un nabab. Moi, j'étais la vedette, la quintessence de la puissance, du confort, pour tout dire de la classe ! Mais aujourd'hui, c'est fini ! C'est la prohibition !

Vous, ça se comprend, vous n'êtes plus de première jeunesse.

Ah, pardon, voyez comme je suis bien conservée pour mon âge. On m'a toujours bien entretenue. Pas une ride, je veux dire pas une égratignure, les pneus bien gonflés, le niveau d'huile toujours vérifié et changement de balai systématique tous les deux ans. Et maintenant, plus personne ne me parle, ni ne vient écouter mon ronronnement, ni me caresser avec douceur le volant. Plus un jeune ne me regarde en pensant aux échappées du week-end avec mademoiselle pour aller au bal, en forêt ou à la plage. Voyez les petites nouvelles. Aucun style! Pas de bruit. Insignifiantes. Ah oui, elles ont un moteur électrique, la belle affaire! C'est devenu le must, la panacée ! Elles sont écologiques, elles ! nous dit-on en nous tournant le dos. Elles ne polluent pas, elles ! D'accord, mais, elles ne tiennent pas la distance les petites nouvelles ! Et puis, les terres rares dont elles ont besoin, et bien, elles sont rares ! Qu'elles ne fassent pas trop les malignes, elles seront bientôt remplacées par nos consœurs à hydrogène!

Et oui, nous les thermiques, nous sommes devenues pestiférées, abandonnées, mal aimées. Où est le temps où en ville on créait l'animation quand une femme faisait un créneau. «Alors pétasse, tu vas y arriver ? C'est pour aujourd'hui ou pour demain ?» Et la jeune fille rougissait, calait et s'y reprenait à trois fois. Quelle animation ! Les passants rigolaient. «Peuchère, je parie trois francs qu'elle va mettre plus de 5 minutes pour y arriver». Et la jeune fille, plus délurée qu'on imaginait, répondait : «Va te faire foutre, gros naze !» Quelle vie mes enfants ! Mais, aujourd'hui la boîte de vitesse automatique n'est plus suffisante, c'est voiture autonome ou la mort ! Plus d'imprévu, vie morne ! Les conducteurs – mais peut-on encore les appeler comme cela ? – sont silencieux, apathiques, robotisés, lobotisés. On dirait plutôt des zombies ! Et bien, pantins désarticulés, il ne nous reste plus qu'à contempler les électriques passer.

Et oui, dit la Citroën 2CV à la BMW 840d xDrive 340 ch cabriolet (180 g CO2/km), nous sommes has been comme ils disent à la TV. Comme ces villages désertés du Far West après la ruée vers l'or. Nous sommes devenus des fantômes, les déchets honteux du réchauffement climatique.

Et pourtant, « Non, rien de rien, Non, je ne regrette rien ».

On nous a tellement aimées !

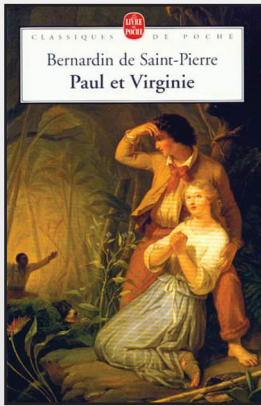
- Un ange déchus est, dans les traditions chrétienne et juive, un ange banni du Paradis en punition de sa rébellion contre Dieu. Le plus connu d'entre-eux est Lucifer/Satan. La principale référence aux anges déchus dans la Bible est un passage du Livre d'Isaïe (14:3-27), mais il s'agirait en réalité d'un passage décrivant la chute d'un roi Assyrien ou Babylonien. (Bob UTLEY, Free Bible Commentary, 2010).

- Les Anges déchus est aussi le titre du film du coréen Wong Kar-Wai de 1995.

- ESVDP : Établissement de Stockage pour Véhicules Dépendant du Pétrole.

- Chanson composée par Charles Dumont sur des paroles de Michel Vaucaire, enregistrée par Édith Piaf en novembre 1960.

Avec le thème de la FAUNE que nous reprenons, c'est à une véritable promenade dans un parc zoologique que les auteurs normands nous invitent. Nous avons quitté le N° 141 avec Baudelaire et ses hiboux, nous aurions pu citer ses albatros et ses chats ...



Jacques-Henri BERNARDIN de SAINT-PIERRE est né au Havre en 1737. Il est mort à Eragny-sur-Oise en 1814, écrivain précurseur du romantisme, il fut beaucoup inspiré par son séjour à l'île Maurice. Il célébra la nature et fut Académicien.

Paul et Virginie (1787).

(...) Quelquefois elle y menoit paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparoit des fromages avec

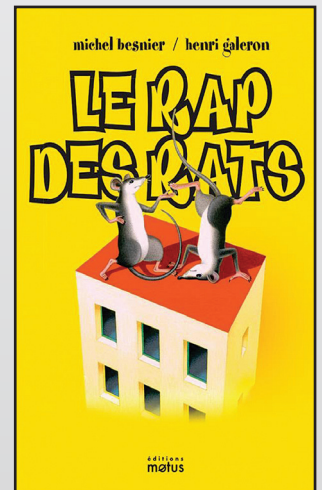
leur lait, elle se plaisoit à les voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu étoit aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toute sorte d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuoit de temps en temps des grains de riz, de maïs et de millet : dès qu'elle paroissoit, les merles sifflaient, les bengalis, dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage est couleur de feu, quittaient leurs buissons ; des perruches vertes comme des émeraudes descendoient des lataniers voisins ; des perdrix accouroient sous l'herbe : tous s'avançoient pêle-mêle jusqu'à ses pieds comme des poules. Paul et elle s'amusaient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits, et de leurs amours. (...)

lait, elle est devenue mon chien, elle m'accompagnait partout. Elle se fit aussi chien de garde, attaquant tous les inconnus qui présentaient leur visage à la porte de la cour. Il est vrai que les pies volent, mes gomme en firent la preuve... (...)

Clément chez les Calmistes (Roman - Ed. Le Seuil, 1991)
page 126 (...) En juillet, les abeilles trouvaient du nectar sur les châtaigniers, la bruyère, la luzerne, le trèfle blanc. Elles buvaient aussi la miellée produite par les pucerons qui digéraient la sève des chênes, des trembles, des tilleuls. La récolte du miel avait commencé. (...)

Le rap des rats (Recueil).

C'est le rap des rats
qui rasent les murs
qui dérapent
qui se cachent
qui apachent
C'est le rap des rats
des durs des rapaces
qui rapinent
qui ravinent
C'est le rap des rats
les rois des parias
qui travaillent
qui creusailent
boustifailent
C'est le rap des rats
qui grignotent
qui papotent
avec leurs potes
C'est le rap des rats
des rongeurs
des râleurs... (...)



Michel BESNIER est né en 1945 à Cherbourg, professeur de Lettres à Paris, auteur de poésie, romans, essais, il est aussi auteur pour la jeunesse et préfacer. Il publie son premier roman *Le Bateau de mariage* en 1988 au Seuil qui sera adapté au cinéma. Suivront de nombreux titres dont *Une maison n'est rien* (Stock-2003) inspirée

de son enfance tourlavillaise, que fut aussi la mienne : au décès de sa mère, le narrateur doit vider la maison familiale et tente un inventaire sans nostalgie.

Une maison n'est rien (Ed. Stock, 2003).

(...) Louis avait compris que j'aimais les animaux. Il m'apporta un jour une petite pie, cueillie au nid, plumes des ailes coupées. Je l'ai nourrie avec du pain gonflé de

Roger BESUS est né en 1915 à Bayeux et il est décédé en 1994 à Rouen. Il fut d'abord écrivain, publiant 18 romans de 1947 à 1971, composant une véritable comédie humaine. En 1977 il arrête de publier pour se consacrer à la sculpture. Son journal aussi renferme de précieux témoignages.



Claude Le Roy a fait des conférences sur Roger Bésus, ainsi en 2008 à Notre-Dame de Gravenchon avec le professeur Baritaud. En 2015, pour le centenaire de sa naissance, Claude a écrit : **Roger Bésus, témoin et messenger** (Ed H&D).

Ceux qui aiment (Ed. Plon, 1963).

(...) Enfin il entend le chant des oiseaux. Oiseaux divers, qui dissertent depuis un moment, au langage desquels il n'a pas fait attention. C'est avec les yeux de son enfance qu'il revoit les serins gris, la bergeronnette toute menue, l'alouette huppée, fière... Fière ?



Femme faisant paître sa vache par le peintre normand J-François Millet

Jean-Luc BIZIEN

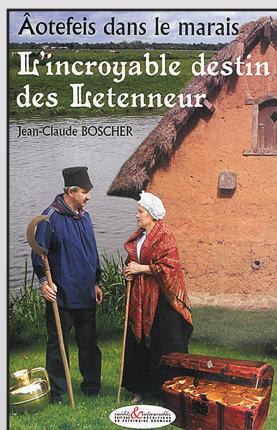
est né en 1963 à Phnom-Penh. Il a grandi au Cambodge et aux Comores avant de s'installer en Normandie. Auteur de plusieurs ouvrages pour la jeunesse, de thrillers, de romans.

Marie Joly (Ed. Sabine Wespieser, 2004).

(...) Sur la sente au retour, ils s'arrêtèrent et observèrent le champ en contrebas. A l'extrémité du rectangle de verdure, deux formes étaient apparues. C'étaient des silhouettes massives, pataudes. Elles avançaient lentement dans l'herbe.

— Ma vache... bégaya Cécile.

L'animal était accompagné d'un taureau aux cornes épaisses, une bête magnifique à la robe de jais. Les deux créatures allaient à petits pas, elles avaient l'air épuisé. Cécile identifia le taureau des fermiers voisins. Le monstre la terrifiait avant les événements, elle faisait toujours un grand détour...(...)



Jean-Claude BOSCHER est né en Corse de parents bretons, il grandit en gendarmerie, déménageant au gré des mutations de son père. Il étudiera à l'école Normale de Caen puis exercera son métier d'instituteur dans la Manche, puis directeur d'école, enfin professeur des écoles à l'institut St Lô d'Agneaux. Son premier ouvrage est paru en 2007.

L'incroyable destin des Letenneur.
(Ed. Eurocibles, 2007)

(...) Les loutres traversaient le fleuve côtier devant l'embarcation, la gueule chargée d'herbe fraîche, qui serait bien assez douce pour tapisser la chambre de leur terrier. Les moucherons et les cousins voletaient sur l'eau et leur manège régulier était interrompu quelques instants au moment où un invisible gardon ou chevesne venait gober sa proie en surface. Puis la ronde des insectes reprenait, immuable. Parfois, une escadrille d'alevins sautait vers la rive, en vagues successives, jusqu'à ce que le brochet ou la perche qui les chassait fut rassasié. Puis, un héron, perché sur ses échasses, piquait le sol d'un bec aussi puissant que pointu et soulevait une rainette qu'il gobait ensuite. (...)

Jean-Paul BOUCHASSON est né en 1941 en Nivernais, huitième enfant d'une fratrie de neuf, d'un père cheminot et d'une mère au foyer. Il a exercé divers métiers dans la région parisienne jusqu'en 2006 quand, à la retraite, il s'est retiré dans le Cotentin. Là il partage son temps entre jardin et sculpture, écriture et chant choral.

L'enfant des gares (Ed. Les deux encres, 2012).

(...) ils me firent cadeau d'un hibou grand-duc qu'ils avaient capturé. Il était jeune, mais sa taille avoisinait déjà une bonne trentaine de centimètres. C'était un oiseau imposant, impressionnant par la raideur de sa tenue, sa démarche de sentinelle en faction plaquant ses serres puissantes au sol comme un soldat fait sonner les fers de ses godillots. Il était magnifique avec les superbes iris orangés de ses yeux qu'il daignait laisser entrevoir, mais avec une suffisance de grand seigneur...(...)



(...) J'appris de mon compagnon que les écureuils ont leurs habitudes. Une année, ils fréquentent les pins et s'abstiennent de croquer les graines provenant des sapins. Inversement, s'ils s'attaquent aux sapins, ils dédaigneront celles fournies par les pins. Est-ce un cycle de préservation...(...)

Louis BOUILHET, né à Cany-Barville (76) en 1821, mort en 1869 à Rouen était un grand ami de Flaubert. Il a d'abord fait médecine, puis il a enseigné le français pour finir conservateur de la bibliothèque de Rouen. Il fut poète et dramaturge.

Fossiles (1880).

C'est un large marais, qui dort, sous le ciel clair,
Reste des grandes eaux, oublié par la mer.
Des madrépores blancs, garnis de coquillages,
D'une frange nacrée entourent les rivages,
Et l'éponge poreuse, attachée aux îlots,
Ouvre ses bouches d'or à l'écume des flots...
(...)

Il marche, comme un roi, par les belles campagnes,
Montre aux daims haletants les ruisseaux écartés,
Fait un signe à l'abeille, ou va sur les montagnes
Calmer le grand combat des lions irrités.

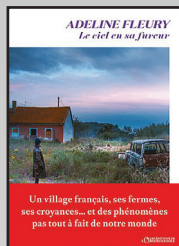
Il a pour compagnon des animaux superbes
Qui, sur les sables fins, suivent ses pas aimés,
Et la petite fleur se hausse dans les herbes,
Pour lui dire en passant ses rêves embaumés.



En 2009, nous étions invités à Cany-Barville pour le 140^e anniversaire de la mort de Louis Bouilhet. Dans le jardin public nous reconnaissons nos amis Irène Gaultier-Leblond et Yves-Marie Hello. Ce dernier venait de recevoir le Prix Louis Bouilhet. Irène l'avait eu en 1999 et moi (JC) en 2000.

Nous avons lu, vu et retenu...

Littérature



COTENTIN ENSORCELÉ DU FOND DU BOCAGE

Le ciel en sa fureur - Adeline Fleury

Paris, éd. de l'Observatoire, 2024, 202 pages, 20,00 €

présentation et choix d'extraits par Vladimir Claude Fišera

A. Fleury, journaliste et romancière reconnue, se tourne cette fois vers un village de la Manche aux alentours de Lessay et de Coutances (les localités ne sont jamais nommées mais leurs habitants reconnaîtront les lieux et leurs mœurs) qui est encore, quant à son bourg et à ses hameaux anciens, immergé dans les mentalités rurales traditionnelles. A. Fleury se concentre sur la persistance réelle et

supposée de superstitions terrifiantes comme secrétées par la lande et les dunes, (elle leur ajoute des falaises qui sont plus au sud mais c'est son droit en fiction) et surtout par le poids des codes du passé. Primitives croyances aux sources de la peur qui entraîne la paranoïa et débouche sur la haine, la lâcheté de la foule affolée par la cruauté de meurtres d'animaux, de suicides et d'assassinats mystérieux, tout cela commis par des humains auto-ensorcelés. Ces monstruosité humaines, trop humaines sont attribuées à des esprits omniprésents dans les représentations de la population autochtone de la vieille génération.

Tout ceci va terrifier aussi les horsains de passage (jeunes femmes fortes en tête venues de la grande ville dont deux sans compagnons, l'une vétérinaire, l'autre maréchale-ferrante, la troisième, « bergère » (sic), ou plutôt éleveuse de moutons sur les terres de son compagnon autochtone, elle-même « importée » de la « Grande Ville », « bergère » qui deviendra importante dans la politique locale – à la ville voisine – et régionale et qui se reconnaîtra). D'autres encore seront contaminés et saisis d'effroi : les enfants livrés à eux-mêmes, adeptes entre eux de jeux et d'harcèlements déjà cruels alors que leurs parents auto-enfermés du lotissement sont absents, travaillant comme employés à la sous-préfecture voisine (celle de Coutances, note de VF).

Le trait est efficace car, grossi, parfois caricatural, il fait ressortir les différences de comportement et la peur commune de ces groupes qui ne s'entendent pas, paysans, techniciens (en marge de l'agriculture et plus précisément de l'élevage) et employés résidant en périphérie du bourg, en une zone de dortoir péri-urbain, sans oublier le campement séparé des gens du voyage. L'auteure pourrait mentionner que leurs conflits culminent souvent à la foire annuelle, millénaire de Lessay où tous se côtoient. Mais elle ne le fait pas, restant dans son microcosme, véritable bouillon de culture délétère.

Au café du bourg, forteresse des « nés-natifs », comme l'est aussi l'habitat crasseux de la rebouteuse, les rumeurs paniquardes vont bon train, dans un « patois inaudible » (sic !), s'appuyant sur de vrais meurtres d'animaux, des agressions, disparitions et décès bizarres et récurrents d'enfants, dont l'un est trisomique et l'autre, enfermé en lui-même, est le fruit des amours cachés du prêtre avec la vieille fille, sœur inséparable de l'institutrice, toutes deux bigotes. C'est douteux, une institutrice laïque bigote mais bon !

Ces autochtones dont l'idiot du village, sympathique par ailleurs, sont comme possédés en tant de crise. De plus, ils habitent dans des vieilles maisons hantées et passent dans une ruine tout aussi hantée d'une maison abandonnée à semi construite, typique des ratés d'une urbanisation côtière spéculative. Ces maisons sont hantées par les esprits ou lutins incontrôlables que sont les goblins, les fées, les môrons ou salamandres maléfiques, le serpent (métaphore d'un dragon non nommé) du saint thaumaturge local Guillaume le Scot mais aussi de poupées, substituts d'enfants disparus, devenues elles-mêmes victimes de rites, d'exorcismes mystérieux. Ressort de tout cela le tout puissant varou, équivalent normand du loup-garou. L'auteur, à tort, le réduit au diable des chrétiens alors qu'il en est proche tout en gardant surtout ses particularités clairement païennes.

Ces esprits, typiques du paganisme animiste, sont ambivalents, bons mais peuvent aussi se faire méchants du fait de l'ignorance des humains qui les provoquent sans le savoir, et sans LE savoir magique. Ambivalence aussi imprévisible de l'humain enfant qui devient monstre géant s'en prenant aux hommes pour s'en venger. Or c'est « en vivant au plus près de l'objet de sa peur » que l'héroïne qui les craint espère « surmonter sa phobie ».

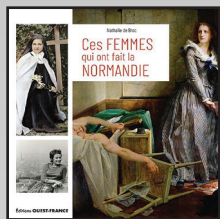
Chez les animaux, plutôt que les vaches des clichés sur la Normandie, un rôle important est joué par les magnifiques chevaux, trop beaux pour ne pas être victimes des humains, qu'ils soient de trait – cobs d'ailleurs et non percherons cités à tort plus souvent – ou trotteurs prestigieux des hippodromes voisins. Celui de La Glacière, près de Cherbourg, n'est pas cité alors que c'est le principal dans les environs. D'ailleurs, ce sont exclusivement des trotteurs mais pas des galopeurs évoqués aussi, mais à tort, car absents dans la Manche.

Tout cela se passe dans le cadre d'une nature omniprésente de bocage et de dunes, magnifique mais dangereuse et elle aussi hantée.

Extraits

« des bruits sous le plancher, ça lui faisait peur, il le disait aux sœurs, elles insistaient : c'est le bon lutin qui veille sur la maison, mais jamais il ne fallait descendre voir car alors, disaient-elles, le lutin risquait de se transformer en diable (...) Léon ira faire un tour chez elles pour dégoubeliner les lieux, le Vieux lui avait appris à les faire fuir. Il suffit de disposer du jus d'ortie au coin de certaines pièces, ça a un effet repoussoir sur tous les farfadets, fées et autres créatures malicieuses (...) La mer est un danger. Comme la plupart des gamins du village, le gosse ne va pas à la plage, la plage c'est pour les touristes et ceux du lotissement (...) Une chose est certaine, ce bout de terre entre campagne rude et mer menaçante appartient à un seul petit groupe, dont elle ne fera jamais partie (...) ceux qui y sont nés, n'en sont jamais partis et n'en partiront jamais. Ceux-là appartiennent à ce territoire, jamais ils ne se posent la question « quel est mon pays ? », les âmes et les corps chevillés aux sols acides et marécageux (marais est le terme usité plutôt que marécages, note de VF) près du val et aux rochers de granit et de grès près des falaises (...)

...Nous avons lu, vu et retenu



Ces femmes qui ont fait la Normandie - Nathalie de BROC **Éditions Ouest France, 187 pages, 30,00 €**

Les femmes à qui Nathalie de Broc rend hommage dans ce livre documenté et imagé sont pour quelques-unes bien connues (Sainte Thérèse de Lisieux, Lucie Delarue-Mardrus, Edith Piaf, Jacqueline Baudrier) et d'autres moins (Marie-Anne Adélaïde Lenormand, Catherine Bernard, Germaine Kerjean, Madeleine Hue). Elles sont Normandes ou Horsaines, elles sont nées en Normandie ou pas, y ont vécu quelques jours ou toute leur vie... Saviez-vous que la sœur de Christian Dior, Catherine était une grande résistante torturée, déportée sans rien en révéler puis fut à l'origine du nom du parfum Miss Dior ? Ce livre fourmille d'anecdotes sur des destins incroyables de femmes marquant l'Histoire dans des domaines variés (tragédienne, peintre, cuisinière...) mais qui comme partout en France, restèrent souvent dans l'ombre des hommes. **N-J-O**



L'éternel besoin d'aimer - Dany DEB **Éditions Le Lys Bleu - 136 pages - 14,60 €**

L'éternel besoin d'aimer met en lumière le mal-être de femmes qui se sont rencontrées seules dans leur parcours de vie. Peu importe leur âge, elles remettent en question leur relation avec elles-mêmes, exprimant des regrets sincères ou refoulant des dénis insoupçonnés. Dany Deb passe ainsi par ce texte lyrique pour relater l'histoire de quelques amoureuses en souffrance et les accompagner dans leur solitude.

19

À voir

EXPOSITION ITINÉRANTE :

La Normandie, une histoire européenne.

Cette exposition, faisait la 71^e escale de son itinérance à Carentan les Marais du 26 mars au 06 avril, elle proposait 25 panneaux légendés par les dessins d'Emmanuel Chaunu et les textes de Jean-Jacques Lerosier.

Ils mettent en avant les liens étroits entre la Normandie et l'Europe dont un panneau en soutien à l'Ukraine. Cette exposition a été initiée par Madame Stéphanie Yon-Courtin, députée européenne et Conseillère régionale de Normandie. On y trouve notamment des lieux emblématiques (Le Havre, le Haras du Pin, Caen, Rouen), des incontournables de la gastronomie (Pomme, cidre et poiré, le camembert avec Marie Harel) et des personnages normands connus dans toute l'Europe (Thomas Pesquet, Thérèse de Lisieux, Christian Dior et surtout Alexis de Tocqueville : « ce visionnaire livre une réflexion sur les fondements de la démocratie et l'égalité des hommes »). **N-J-O**



Spectacle Villes en scène - Nos marins.

Dans le cadre de « Villes en scène » la communauté de communes de la baie du Cotentin a proposé le 31 janvier dernier au théâtre de Carentan-les-Marais un spectacle intitulé « nos marins ». Au préalable une rencontre avait été organisée dans l'après-midi à la médiathèque qui a permis de visionner en premier un petit documentaire de François Dourlen qui les a suivis avec sa caméra, ce qui permet de garder le souvenir de tout le travail préalable réalisé pour aboutir à l'écriture de 14 chansons ; puis en écouter quelques-unes en version acoustique et surtout faire connaissance avec les 4 membres du groupe : Paul d'Amour auteur compositeur ayant créé en 2020 avec Stéphanie de Freitas le label Neno & Tala, Florent Vintrigner du groupe la rue Kétanou qui s'est concentré sur l'écriture et les musiciens Pierre Liquet (et Marie-Antoine Schmitt). L'idée était simple : partir en résidence à Omonville dans le nord du Cotentin et faire venir les marins de la région pour qu'ils parlent de leur quotidien. Ainsi ont été écrits, « Si le moteur casse », « un homme à la mer » d'après le témoignage de Yohan de la SNCM de Goury, « ma vie est partagée » sur le fait de devoir partager sa vie quotidienne entre la terre et la mer mais aussi entre la famille et le grand large ; « les bateaux-usines » concernant les chalutiers (sur la pêche industrielle ; il disait : « jamais je n'irai naviguer sur ces bateaux... »), « Mayday » sur l'anglais maritime, « Omonville » pour rendre hommage à leur lieu de résidence ... Ils ont passé du temps avec ces marins, leur ont fait écouter les chansons au fur et à mesure et ces derniers corrigeaient au besoin. Le résultat est superbe, ô combien réaliste et poétique ! N'hésitez pas à regarder le documentaire et si jamais vous pouvez les écouter en concert (une foule en délire les a acclamés le soir même), ce serait encore mieux même si depuis, ils ont en tête d'autres projets... **N-J-O**

Écrire un roman : les astuces de Chrétien de Troyes

Bernadette Laval-Fišera

Alors que le SEN organise un concours de la Nouvelle arthurienne à Bagnoles de l'Orne, pays de toponymes arthuriens, n'hésitez pas, que vous soyez en quête d'inspiration ou non, à vous plonger (re-plonger) dans la lecture du fondateur de l'écriture du roman, Chrétien de Troyes. Les romans arthuriens, préfacés par Martin Aurell et Michel Pastoureau et traduits dans un excellent français moderne ont été publiés chez Gallimard, collection Quarto.

Mon propos n'est pas d'expliquer ici les liens entre les légendes que Chrétien est peut-être venu chercher dans la région et la narration, ni entre l'histoire et la fiction, mais de chercher comment l'auteur a mis des bouts d'histoire ensemble pour en faire un tout cohérent. Ce roman écrit entre 1181 et 1190, inachevé, interrompu, semble-t-il, par la mort prématurée de son auteur, ne porte nullement les traces de négligences destinées à être retouchées. Il est d'une habile construction.

Des 9234 vers que comporte *Perceval ou le Conte du Graal* je n'étudierai que les 6318 premiers, qui constituent l'histoire du personnage de Perceval à proprement parler. On verra s'agencer un récit parfaitement construit, destiné à expliquer comment ce jeune nigaud devient chevalier méritant. Développement physique, éveil sexuel, affinement des qualités morales tissent la trame de ce roman d'éducation qui se déroule comme suit :

20

Tout d'abord Chrétien met à la disposition de son héros, pour faire progresser le récit, un cheval. Moyen bien pratique, qui le mène d'une découverte à une autre, d'un « exploit » à un autre, et qui sert de prétexte à combats car c'est un objet de convoitise, et de ciment avec le récit central. Sinon l'auteur ne définit son personnage que par l'ignorance. Perceval est une page blanche, qui va se noircir au fil du récit.

Dix épisodes, dix chevauchées, entre de courts séjours dans des châteaux, où se joue une aventure. Puis le héros va de l'avant, poussé par sa force vitale. Cette structuration sans vraisemblance se veut le reflet technique du dynamisme de Perceval, et Chrétien fait ainsi l'économie de transitions temporelles.

Dans la partie du Conte que j'ai sélectionnée, ce sont les états d'âme de Perceval, l'étonnement, la frayeur, la curiosité, voire la colère, qui accompagnent les changements de lieu et qui créent l'entrée en matière de chaque chapitre.

Première rencontre, décisive: Perceval ne connaît la vie qu'à travers les enseignements de sa mère, laquelle a volontairement ignoré la chevalerie pour le protéger. Elle lui a seulement prodigué les enseignements de la religion. Un jour qu'il s'entraîne en forêt à lancer des javalots arrivent des chevaliers magnifiques. Conformément à ce qu'elle lui a enseigné, il pense que ce sont des anges: « ma mère m'avait bien dit la vérité en m'assurant que les anges sont les plus belles créatures qui existent après Dieu ». De cet éblouissement naît l'envie. Après avoir assailli de questions l'un d'entre eux: « Dites moi, mon beau Seigneur quel est ce vêtement que vous avez ? Êtes-vous comme ça de naissance? », il apprend le nom des choses. On lui fournit quelques descriptions et il s'enthousiasme aussitôt pour la chevalerie. Sa mère lui recommande une ou deux règles de conduite, et le voilà parti à la cour du Roi Arthur. Il fait ses adieux, laissant sa mère évanouie.

L'étape suivante lui permet d'éprouver les enseignements de sa mère. Celle-ci lui a demandé de bien se comporter avec les jeunes filles. En benêt qu'il est, il suit ses recommandations à la lettre: il se jette sur une demoiselle qu'il surprend et l'embrasse sans fin, car, lui a-t-on dit « Si elle vous accorde un baiser, je vous interdis le reste ». De cet assaut naît, sans que le lecteur le sache, une intrigue, car le chevalier servant de la jeune fille, à qui il dérobe en plus son repas, va se venger. Perceval a suivi ses envies et il poursuit sa route, sans réfléchir.

Arrivée à la cour: il croise un chevalier bien vêtu, dont il envie les armes et les atours. Sur les conseils d'Arthur il va les lui prendre, sauf qu'il tue le chevalier pour les avoir, ce qui ne correspond pas au code du combat. Là aussi, il interprète littéralement ce qui lui a été dit « Va les chercher ». Les premières lignes de son portrait ne sont pas flatteuses. Cependant un incident lui fait prendre conscience de son rôle social: en public Perceval se fait un ennemi, le Sénéchal Keu, qui a giflé une jeune fille qui riait devant lui. Perceval est choqué. Le fou prédit des déboires à Keu. L'action a désormais deux autres ressorts: Perceval va chercher à venger la jeune fille, ce sera rappelé dans les chapitres suivants, et la prédiction moqueuse du fou, lorsqu'elle se réalisera, prendra une valeur morale, au bénéfice de Perceval. Les développements

ultérieurs des actions contenues dans chaque chapitre sont annoncés sans l'être, en passant. Chrétien ménage ses effets.

Au développement suivant un seigneur fait au futur chevalier la leçon des armes et lui conseille un meilleur comportement : il ne doit pas citer sa mère à tout instant. Ce seigneur apporte le côté masculin de l'éducation et cause en lui un changement psychologique. C'est là que Perceval fait le projet de retrouver sa mère, dont il ne souciait pas jusqu'alors. Son départ est précipité.

Perceval est devenu dans ces deux dernières périodes un homme fréquentable. Quand il arrive en vue d'un château dévasté, il se met au service de la demoiselle des lieux et des habitants, et avant de partir il obtient d'elle sa formation amoureuse : « elle se laisse embrasser et je ne pense pas que cela l'ennuie » intervient Chrétien à notre intention.

A la sixième étape, poussé par la bravoure, il affronte l'ennemi de la jeune femme, Aguinguerron, puis le seigneur de celui-ci. Comme il a appris qu'il ne faut pas sacrifier les adversaires vaincus, Il les envoie se constituer prisonniers chez Arthur et passer le message que Perceval vengera la jeune fille giflée. Les progrès du jeune homme sont flagrants. Il approche du statut de chevalier.

Sans doute que l'homme qui pêche dans son bateau et à qui il demande son chemin a reconnu sa valeur quand il l'invite à se rendre chez lui. Cet homme est un roi infirme, dont la maison cachée dans un vallon invisible est en fait un château où se passent des choses mystérieuses. Perceval voit passer une procession de femmes qui portent le Graal et on lui présente une épée sanglante. Et il reste muet devant ces mystères, croyant agir dans la bienséance. Le lendemain il se réveille dans le château désert, ses affaires sont prêtes, il s'en va sans rencontrer personne. Cette disparition à laquelle on donne d'emblée une dimension magique est pour moi une métaphore de la fiction romanesque: l'auteur fait apparaître un merveilleux décor, et il s'accorde de le faire disparaître quelques vers plus loin, pour permettre à son héros d'aller ailleurs, étonné et dévoré de questions.

A nouveau Chrétien met une jeune femme sur sa route: celle-ci tient dans ses bras un chevalier mort, ce qui émeut notre héros. Elle l'éclaire sur ce qu'il vient de vivre chez le roi pêcheur. Elle détient d'autres informations : cousine de Perceval, elle lui révèle que sa mère est morte. La mission qu'il s'était fixée d'aller la revoir est donc terminée. L'épisode est construit de sorte à clôturer une action (retour vers la mère) et d'en introduire une autre (venger sa cousine), qui, on le verra, ramènera vers des événements antérieurs. Après ces décisions, il continue sa route, chargé de provoquer celui qui a tué l'ami de sa cousine.

Avant de découvrir celui-ci, il rejoint une jeune fille qui lui inspire la pitié. A peine vêtue, sur un mauvais cheval, elle est celle que Perceval a fougueusement embrassée au début de son périple. Elle est persécutée par son ami, l'Orgueilleux de la Lande, qui lui reproche de l'avoir trompée. Perceval l'innocente, combat le bourreau, remporte la victoire. Il oblige le vaincu à des réparations pour son indignité et les envoie, sa bonne amie et lui, à la cour. Ainsi est réparé un désordre causé jadis par Perceval, et remercié le roi pour sa générosité.

A partir de ce moment il y a un renversement de situation : ce n'est plus Perceval qui se déplace, mais la cour qui vient à lui, car le roi est très désireux de l'avoir près de lui. Le premier cycle se termine avec l'état cataleptique où tombe Perceval en découvrant le sang d'une oie blessée dans la neige. Appuyé sur sa lance, mutique, il fait cependant face à ceux qui viennent le provoquer, notamment Keu, à qui il casse le bras et la clavicule. Ainsi est définitivement vengée la jeune fille giflée. Entre en scène Gauvain, qui, en diplomate et sans coup férir ramène Perceval en ami à la cour, et le roman se poursuit avec cette nouvelle figure de proue, un nouvelle prédiction, de nouvelles rencontres , de nouveaux combats.

Quelques pages après l'introduction à l'intrigue suivante, on rappelle que Perceval a négligé la religion au cours de ses exploits, et il se rend auprès d'un ermite, qui est son oncle maternel, et qui le contraint à se repentir. Des enseignements de la mère à ceux de l'oncle, Perceval a intériorisé les préceptes de la religion. Cette dernière scène est en miroir de la première.

Chrétien a construit le roman par des scènes semblables reliées entre elles par des voyages semblables, tout en ménageant des variations, et en tissant des correspondances entre les scènes. Le fil conducteur est la formation complète d'un pieux représentant de la chevalerie, justicier, combattant, au service des femmes et du roi, à partir des émotions. Une fois cette éducation réalisée, l'auteur annonce l'arrêt provisoire de l'histoire de Perceval. « Le conte s'arrête ici de parler de Perceval ».

Ce n'est pas la seule intervention de l'auteur au cours du roman. Celui-ci se distancie de sa narration. On découvre à quelques remarques qu'il revendique ses décisions d'écrivain. Ainsi, à propos du premier passage de Perceval à la cour, qui a déjà fait l'objet d'un chapitre: « Si l'on recommençait à vous le raconter, on vous fatiguerait et vous ennuerait (car aucun conte ne supporte ce genre de répétition) ». Ce texte de fiction, fondateur du roman, contient aussi une réflexion théorique.

Itinéraire arthurien en Normandie-Maine

Bernadette Laval-Fisera

Plusieurs publications des bureaux de tourisme du Parc Normandie Maine ont signalé aux touristes l'existence de toponymes arthuriens aux frontières de l'Orne et de la Mayenne. La revue Atlantis n°459, qui reprend les recherches du CENA* sur le sujet signale des « *similitudes troublantes entre les descriptions de Chrétien de Troyes et de ses successeurs et les paysages réels que ces poètes ont connus* ».

Nous proposons une découverte de ces lieux à l'aide de l'itinéraire ci-joint, dont la confection suit l'oeuvre d'érudits passionnés, René Bansard (1904-1971) et de Georges Bertin (1948-2022), qui se sont appliqués à prouver l'enracinement de certaines traditions arthuriennes dans ce terroir, aussi nommé le Passais, terre de forêts et de légendes.

En se munissant de l'étude de Georges Bertin, *Les sites de la Légende arthurienne aux Pays d'Orne*, CENA publiée sur internet sous <https://www.calameo.com/books/000362906ed301f3e44b1> on peut plonger dans cet univers d'histoire et de fiction, et approfondir ses connaissances par la lecture des nombreuses parutions du CENA, référencées sur Wikiwix.

22



Les chevaliers de la Table Ronde ont reçu des traits, voire leur nom, de modèles locaux, ermites dont on retrouve la trace dans les toponymes :

Saint Ernier, rappelle le modèle du personnage Léonce de Payerne alors que Saint Bômer renvoi au personnage de Baudemagu, roi de Gorre, Saint Ortaire à Arthur, et Saint Fraimbault à Lancelot du Lac !

Des légendes arthuriennes sont liées à des endroits remarquables :

Le Roc au Chien à Bagnolles de l'Orne rappelle qu'Arthur y a terrassé un dragon, les fées vivaient sous les pierres des dolmens (Allée de la Bertinière), le roi Ban, seigneur de Banvou, père de Lancelot vit son château brûler au Mont Brûlé, près de la

Ferrière aux Étangs et à Domfront au pied du château on situe le Gué Périlleux et le Pont de l'Epée créés par Chrétien de Troyes. Le parcours suggéré est une quête du Graal qui laisse entrevoir l'histoire de cette région, des Romains à la christianisation en passant par les luttes entre Normandie et Bretagne jusqu'à l'apogée du mythe arthurien.

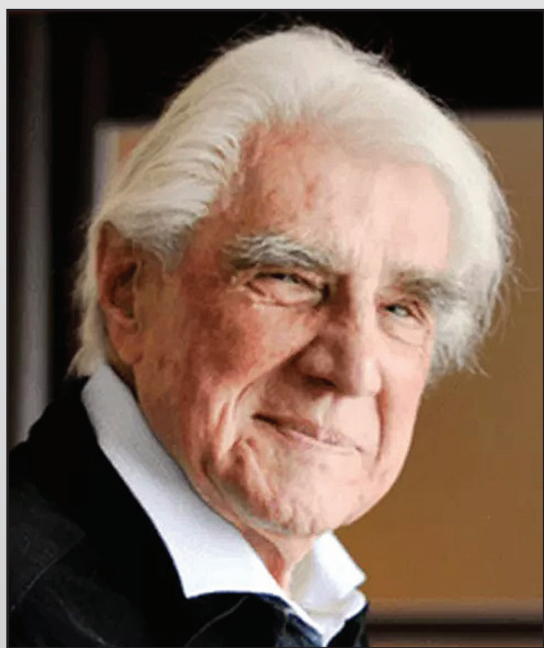
Jean Malaurie 1922-2024 : Un homme dans son siècle

Éric Navet

Jean Malaurie, le grand ethnologue des Inuit et des civilisations arctiques, professeur à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), auquel nous rendions hommage dans le numéro 136 des *Lettres normandes* en septembre dernier, s'est éteint à Dieppe le 5 février 2024 à l'âge de 101 ans. Homme aux multiples talents : passeur de cultures, maître découvreur de talents, scientifique, cinéaste, artiste, conteur, en bref grand témoin d'un siècle, le Professeur Jean Malaurie, d'origines normande cachoise et écossaise, né le 22 décembre 1922 à Mayence, en Allemagne, laisse derrière lui une œuvre considérable : scientifique, littéraire, filmique, éditoriale, etc.

Géographe de formation, il a mérité ses galons d'ethnologue en effectuant 31 expéditions polaires sur le terrain, principalement chez les Inuit (autrefois appelés "Esquimaux") qu'il a été amené à fréquenter à l'occasion de ses recherches en géomorphologie au Groenland dès la fin des années 1940. Conscient des liens profonds qui unissent les hommes et les femmes des sociétés traditionnelles avec leurs environnements humains et non-humains, il a fondé une discipline, l'anthropogéographie, qu'il a enseignée de longues années, dans une perspective transdisciplinaire tout à fait novatrice, au Centre d'Études Arctiques qu'il a fondé en 1955 dans le cadre de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) et du CNRS.

23



À partir des 31 expéditions polaires qu'il a effectuées au Groenland, au Canada, en Alaska (États-Unis), et en Sibérie (URSS-Russie), et de nombreux écrits scientifiques, films, et enregistrements sonores qui en sont le fruit, il est devenu l'un des meilleurs spécialistes des peuples arctiques auquel il a consacré la plus grande partie de sa vie et de sa carrière. Sa réputation et sa compétence lui ont valu de nombreuses récompenses et distinctions nationales et internationales.

En 2007, Jean Malaurie a été nommé Ambassadeur de bonne volonté pour les régions arctiques à l'UNESCO. C'est d'ailleurs à l'Unesco qu'a été inaugurée, le 18 janvier 2024, une exposition de ses pastels par lesquels il fait passer, mieux qu'un long discours, toute l'émotion que suscite la beauté des paysages arctiques. Il faut aussi noter que J. Malaurie a fondé en 1994 l'Académie polaire d'État de Saint-Pétersbourg, destinée à former les élites des peuples transsibériens.

Sans jamais manquer de rigueur dans la démonstration,

Jean Malaurie n'a jamais sacrifié à une froideur scientifique qui ne rend pas compte de l'expérience affective qu'est d'abord le métier d'ethnologue. Lui-même « inuitisé », il n'a cessé de dénoncer l'ethnocide – la destruction culturelle – dont étaient victimes partout dans le monde, les petits peuples dont il s'est ainsi fait un avocat passionné autant que passionnant.

Conscient aussi que les peuples traditionnels, s'ils sont petits par le nombre, sont grands par les valeurs spirituelles, humaines et écologiques qui les animent et fondent leurs cultures, Jean Malaurie a toujours ressenti le besoin de partager son expérience quasi-mystique et la sagesse qu'il a acquise auprès des Inuit, et plus généralement celle des Peuples premiers qu'on qualifiait il n'y a pas si longtemps encore de "primitifs". C'est dans cet esprit qu'il a fondé, en 1955, la collection Terre Humaine aux éditions Plon, collection inaugurée par son premier ouvrage, traduit en de nombreuses langues : Les derniers rois de Thulé, et le célèbre Tristes tropiques de Claude Lévi-Strauss. Terre humaine est incontestablement l'une des plus grandes œuvres de

Jean Malaurie, car elle donne la parole aux sans grade, aux rejetés, aux parias et aux peuples naturels, qu'ils soient Sara, Sioux, Achuar, ou simples paysans et artisans de chez nous et d'ailleurs. Enfin, Jean Malaurie n'a jamais hésité à transgresser les tabous universitaires en faisant de la "vulgarisation" au sens le plus noble du mot, en s'ouvrant au monde, à tous les mondes par la presse, la télévision, etc. Son grand talent de conteur, unissant le geste et la parole, ont largement contribué à la médiatisation de la leçon de ces peuples premiers qui est une véritable leçon de survie pour nous, acteurs, parfois à notre insu, d'un monde "moderne" et "civilisé" qui court à sa perte entraînant tout le monde vivant dans un chaos dont nous vivons les premiers soubresauts.

À lire de Jean Malaurie :

1955 : *Les derniers rois de Thulé, Avec les Esquimaux polaires face à leur destin*, Paris, Plon, coll. "Terre Humaine" (5^e édition 1989).
1999 : *Hummocks I et II*, Paris, Plon, coll. "Terre Humaine".
De la pierre à l'âme, Mémoires, La préscience sauvage, Paris, Plon, coll. "Terre Humaine".

À lire sur Jean Malaurie :

Jan Borm, *Jean Malaurie, un homme singulier*, éditions du Chêne, 2005
Giulia Bogliolo Bruna, *Jean Malaurie, une énergie créatrice*, coll. « Lire et comprendre », Éditions Armand Colin, octobre 2012.
Pierre Auregan, *Jean Malaurie, une introduction*. Pocket, « Agora », 2014, 288 pages.

Éric Navet

Professeur émérite
Université de Strasbourg
Institut d'Ethnologie

Note biographique :

Je connaissais le Professeur Jean Malaurie depuis 1973. Titulaire d'un doctorat de 3^{ème} cycle en ethnologie (Université Paris V-René Descartes), depuis 1976, j'ai été, après y avoir été étudiant plusieurs années, chargé de cours au Centre d'Études Arctiques (EHES) que dirigeait J. Malaurie. J'ai aussi été lecteur pour la collection « Terre humaine » et réviseur de l'ouvrage de Tahca Ushte et Richard Erdoes : *De mémoire indienne, La vie d'un Sioux voyant et guérisseur*, 1977, Plon "Terre Humaine". Ensuite, j'ai préparé, sous la direction du Prof. Jean Malaurie, une thèse d'État que j'ai soutenue (et obtenue) en 1989. J'ai participé, dans différentes revues, à plusieurs hommages qui lui ont été rendus de son vivant.

Les Lettres Normandes

Revue trimestrielle
de la Société des Écrivains Normands
fondée en 1923
Association loi de 1901

Ancien Président (†)
Claude LE ROY

Conseil d'administration 2024 :
Présidente : Bernadette LAVAL-FISERA
Trésorier : David HANLEY
Secrétaire : Yves-Marie HELLO

Vice-présidents délégués :
Calvados : Colette DESCHAMPS
Manche : Vladimir FISERA
Orne : Michel DELAUNAY
Eure : Isabelle ROBBE

Rédactrice adjointe :
Nathalie JAUSSAUD-OBITZ

Membres du bureau :
Édith SERAIS - Éric NAVET

Association régie par la loi de 1901

Elle a pour but de regrouper les écrivains ayant des origines normandes ou ayant pris notre province comme terre d'adoption, d'organiser toutes manifestations propres à servir les lettres normandes et plus généralement la culture et la langue française. Elle édite une revue trimestrielle.

Elle comprend des Membres d'Honneur, des Sociétaires ainsi que des Membres adhérents ou sympathisants.

Pour devenir sociétaire il faut avoir publié au moins deux ouvrages et être agréé par un comité de lecture.

Elle organise chaque année diverses manifestations tenues par rotation dans l'un des cinq départements de Normandie : Assemblée générale en octobre, Journée des lettres normandes, conférences, salons du livre, animations.

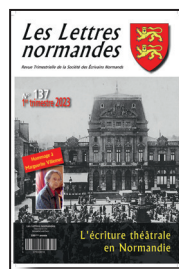
Enfin elle décerne tous les ans plusieurs prix par concours :

Les Prix :

Prix Gustave Flaubert
des Écrivains Normands (fiction)
et
André Maurois (histoire);
en alternance.

Prix de la Nouvelle arthurienne

Le Prix de poésie :
Le Prix Louis Bouilhet (sur manuscrit).



Société des Écrivains Normands

Demande d'adhésion
à la Société des Écrivains Normands pour 2024

- ☐ Adhésion pour une personne : 40 euros
- ☐ Adhésion pour un couple : 55 euros
- ☐ Abonnement aux Lettres Normandes (revue trimestrielle) sans adhésion : 20 euros

Conditions pour toute nouvelle adhésion :

- ☐ Sociétaire : avoir publié au moins 2 ouvrages
- ☐ Ami(e) des lettres en Normandie : sans condition de publication

Document à retourner à la Présidente accompagné du règlement par chèque à l'ordre de la S.E.N. ainsi qu'une enveloppe libellée à vos coordonnées et affranchie pour la réponse à : **SEN 1, rue des Ioutres 50480 Turqueville**

Nom : _____ Téléphone : _____
Prénom : _____ Email : _____ @ _____
Adresse : _____
Code postal : _____ Ville : _____

